

noise où, le jour de son arrivée, elle avait pleuré toutes les larmes de sa jeunesse.

En ce temps-là, il n'était bruit dans Paris que des somptuosités d'un riche Américain nommé Jefferson, lequel venait d'épouser une jeune femme, renommée en tous lieux pour un prodige de beauté, d'esprit et de fierté.

Or, M<sup>me</sup> Jefferson n'était autre que Cesarine, la belle fille de M<sup>me</sup> Robin, la veuve de l'infortuné Hyacinthe.

Ici s'arrête la première partie du roman de M. Eugène Sue.

CHARLES MONSELET.



FERNAND DUPLESSIS

OU

## MÉMOIRES D'UN MARI.



CÉSARINE OU LE MARIAGE D'ARGENT.

I.

En continuant d'écrire mes Mémoires, je sens le besoin de me dire à moi-même que, s'ils n'avaient d'autre but que de raconter les phases diverses d'une vie aussi insignifiante que la mienne, je ne poursuivrais pas cette triste et pénible confession ; mais, sauf de rares exceptions, *chaque homme ressemblant à peu près à tous les hommes d'une condition égale à la sienne*, quelques enseignements pourront, je l'espère, ressortir de ce récit, dont le seul mérite est une inexorable sincérité envers moi-même.

La mort d'Albine, ma première femme, me causa un violent chagrin ; j'eus conscience de l'indigne égoïsme auquel j'avais obéi en contractant ce mariage DE CONVENANCE ; je déplorai amèrement les fautes et le mal commis par moi, pendant la courte durée de cette union où j'aurais pu trouver le bonheur, si je m'étais borné à suivre les sages conseils de M<sup>me</sup> Raymond, au lieu de m'abandonner à mon fol amour pour elle.

Le séjour de la Riballière me devint insupportable ; d'autres motifs d'ailleurs me forçaient d'abandonner cette demeure.

La révolution de 1830 porta un coup funeste à beaucoup d'intérêts privés ; j'avais engagé

dés sommes considérables dans une spéculation ; ces sommes furent compromises. Mes gens d'affaires me conseillèrent de ne pas laisser tomber l'établissement que je commanditais ; de sorte qu'espérant ne pas perdre mes capitaux, déjà fort aventureux, je me résignai à de nouveaux sacrifices ; ils ne firent que retarder ma ruine, et tout fut englouti.

J'avais emprunté sur ma terre presque la moitié de sa valeur ; le moment du remboursement venu, il me fut impossible de satisfaire mes créanciers ; ce que je retirai de ma propriété, mise en vente à une époque où tous les immeubles subissaient une dépréciation énorme, suffit à peine à l'acquittement de ma dette.

Mes affaires liquidées, il me restait environ douze mille livres de rentes, sans compter la dot d'Albine, dont j'héritais, selon les clauses de notre contrat de mariage ; mais il me parut honteux d'user de ce privilège et de m'enrichir des dépouilles de cette malheureuse enfant, morte si jeune, et à qui j'avais rendu l'existence si pénible.

Je restituai la dot à la famille d'Albine ; ces gens ébahis ne pouvaient croire à ce qu'ils appelaient *mon admirable désintéressement*.

Ce que l'on regardait comme un sacrifice de ma part me coûtait cependant, je l'avoue, fort peu. J'avais envisagé la perte presque totale de ma fortune avec un stoïcisme dont je m'étonnais moi-même.

Peut-être cette ruine, me surprenant à une époque où j'aurais eu le cœur satisfait, l'esprit tranquille, m'eût affligé ; mais je le répète : bourrelé par le souvenir d'Albine et aussi par le souvenir des justes et écrasants dédains de M<sup>me</sup> Raymond, je me vis, sans grand souci, tomber de l'opulence dans la médiocrité.

Mécontent de moi-même, triste, abattu, ayant depuis longtemps renoncé aux bruyans plaisirs du monde pour me retirer dans la terre que plus tard je fus obligé de vendre, douze mille livres de rentes me semblaient très suffisantes au nouveau genre de vie que je voulais embrasser.

La liquidation de mes affaires m'appelant à Paris, aussitôt après la mort de ma femme, vint forcément me distraire de ma douleur ; aussi, mes intérêts réglés, la première âcreté de mon chagrin fit place à une mélancolie profonde, à un besoin de solitude et de simplicité d'existence parfaitement d'accord d'ailleurs avec la médiocrité de ma fortune.

Que dirai-je ? Je trouvais une source de poésie dans ma ruine ! L'instabilité, les contradictions de nos désirs sont étranges !

Las de la vie de Paris, voulant raffermir ma santé ébranlée par les excès, croyant avoir, ou plutôt ayant alors véritablement le goût de la retraite et des champs, je m'étais marié afin d'aller vivre dans mes terres, espérant finir paisiblement mes jours auprès de ma femme, dans les douceurs du foyer domestique tel que je le rêvais, et le hasard des événements me ramenait à Paris, veuf et réduit à une modeste aisance !

La pensée d'habiter cette ville, où j'avais autrefois mené, comme on dit, *grand train*, loin de me répugner me plut : résolu de vivre dans un complet isolement, j'éprouvais une sorte de charme triste à jouir de cet isolement au centre même des plaisirs, de l'élégance et des arts.

Je me rappelais, pour les renouveler, ces excursions dans nos différents musées, jadis entreprises en compagnie de ce pauvre Hyacinthe et de Césarine, que je n'avais jamais rencontrée depuis notre séparation : je savais seulement qu'elle était remariée depuis longtemps à un Américain colossalement riche, nommé Jefferson.

J'entrevois une sorte d'existence solitaire, partagée entre la promenade, la lecture et l'admiration des merveilles de l'art ; mes anciennes habitudes de grand luxe, mes occupations agricoles, mes rêves évanouis à l'endroit des paisibles jouissances du foyer domestique, ne me laissaient aucun regret.

*Au nouveau tout est beau*, dit le proverbe vulgaire, mais plein de sens ; en effet, ma nouvelle vie me plaisait.

J'avais loué dans la rue de Courcelles, quartier fort désert alors, une petite maison entourée d'un grand jardin ; cette demeure fut meublée confortablement, mais sans luxe ; j'avais pour seul domestique mon valet de chambre Dupin ; la portière de la maison apprêtait mon repas du matin, et après une longue promenade à pied, aux environs de Paris, je revenais modestement dîner chez un fort bon traiteur hors de la barrière de Clichy, voisine de ma demeure. Je faisais aussi de longues stations dans nos différents musées ; j'avais conservé une partie de la bibliothèque de la Riballière ; je lisais beaucoup, et souvent, plongé dans une rêverie mélancolique, j'évoquais le touchant souvenir d'Albine et parfois celui de M<sup>me</sup> Raymond.

Je ne voulais renouer aucune de mes anciennes relations mondaines, moins encore peut-être par la lassitude de cette existence brillante et frivole dont j'avais tant usé et abusé, que par une sorte d'orgueil que je ne m'avouais pas.

J'acceptais sans regret, grâce à ma récente philosophie, la médiocrité de ma position, mais j'en aurais rougi aux yeux de mes anciens compagnons de plaisir.

J'ignorais le sort de Jean et de sa mère, et sans m'occuper autrement de politique, je supposais, non sans raison, que la marche des choses devait porter un coup funeste aux espérances de M<sup>me</sup> Raymond et de son fils, dévoués partisans de la République (1).

Depuis mon retour à Paris, je n'étais donc pas, à bien dire, entré dans cette ville : ma demeure, très voisine de la barrière de Monceau, me permettait de gagner les champs par des rues presque désertes. Du fond de ma retraite, j'entendais, avec une sorte de dédain philosophique, le bruissement mondain de la capitale du luxe et des plaisirs ; bornant désormais mes vœux selon cet axiôme du sage : *à une heureuse médiocrité*.

« Moi aussi — me disais-je — j'ai eu de charmantes maîtresses, de fringants attelages ; moi aussi j'étais cité pour mon élégance ; moi aussi

(1) La première partie de cet ouvrage a été écrite alors que le gouvernement républicain était le gouvernement de la France. Nos lecteurs comprendront les *nécessités légales* qui, dans cette seconde partie, nous obligent à atténuer, bien à regret, l'expression des caractères de Jean Raymond et de sa mère.

j'étais recherché dans la meilleure compagnie. Vanité !... Vanité !...

Plus tard, j'ai vécu dans ma terre en grand seigneur ; j'avais une jeune et jolie femme, une excellente maison, une chasse admirable, des champs dont la culture faisait l'envie de mes voisins, de magnifiques bestiaux venus à grands frais de Flandre et d'Angleterre. Vanité ! vanité !

Ma femme est morte de chagrin, conduite à la tombe par son amour pour un autre que pour moi ; je me suis ruiné en faisant valoir mes terres et en plaçant mes fonds dans l'industrie ; ces occupations ne me causaient que soucis.

Ah ! je suis pour jamais désabusé de tant d'illusions. J'ai trente ans, mais au moral j'en ai soixante ; mes sens sont éteints, mon cœur est glacé ; M<sup>me</sup> Raymond est la dernière femme qui l'aura fait battre, et si parfois je songe encore à elle, c'est pour maudire mon ridicule et fol amour, qui m'a valu les justes mépris de cette femme si éminemment distinguée. Oui, oui, mes dernières illusions sont évanouies.

Loin de me plaindre du sort qui m'a délivré des ennuis de l'opulence, du tracas des affaires, pour lesquelles je n'avais aucune aptitude, je suis presque tenté de rendre grâce aux événements qui m'imposent une existence modeste et obscure.

Paris et ses enivremens sont là, à ma porte ; mais, fort de mon expérience et de ma santé, je méprise souverainement Paris et ses enivrements.

La lecture, la promenade, la rêverie occupent mes loisirs. Je trouve suffisamment de ressources en moi-même pour me passer de tout le monde et ne point m'exposer aux déceptions de l'amitié.

Je suis blasé, je suis misanthrope, soit ; n'est pas blasé, n'est pas misanthrope qui veut !

Cette misanthropie dura plusieurs mois ; ils furent le temps, sinon le plus heureux, du moins le plus calme de ma vie ; je m'enorgueillissais tellement de ce que j'appelais *ma force d'âme* et mon désabusement de toutes choses ; j'étais tellement sûr de moi-même à cet endroit, qu'il me vint un jour la singulière idée que voici :

« Je veux me donner le plaisir de narguer ce monde brillant où j'ai vécu jadis, et dont j'étais idolâtre — me disais-je ; — ce n'est point assez pour moi de le dédaigner à distance, je veux le dédaigner *en face*, et dans son centre le plus éblouissant.

Il y a ce soir représentation à l'Opéra-Ita-

lien, j'irai... non pas, comme autrefois, dans la loge d'une maîtresse, mais au parterre, comme le plus humble des mortels ;... j'irai à ce théâtre, non pas, comme autrefois, dans ma voiture, habillé avec élégance et recherche ; j'irai à pied, vêtu d'une grosse redingote, mon parapluie sous le bras ; et une fois dans ce temple de la mode, avec quel superbe mépris je rirai au nez de la mode, niaise divinité dont j'étais jadis le stupide esclave ! Avec quelle satisfaction de moi-même, avec quelle confiance dans ma sagesse je regagnerai ma chère solitude, après ce dernier adieu jeté comme un défi à de ridicules vanités !

Je veux, en rentrant chez moi, écrire mes impressions philosophiques durant cette soirée ; ce sera une excellente occasion de rouvrir mon journal, clos depuis la mort de cette pauvre Albine. »

Cette bizarre résolution prise, j'attendis assez impatiemment l'heure de me rendre aux Italiens, et vers les six heures, voulant avoir un témoin, un admirateur de *ma force d'âme*, je dis à mon valet de chambre, au moment où j'allais m'habiller :

— C'est aujourd'hui mardi, n'est-ce pas, Dupin ?

— Oui, monsieur.

— Je voulais m'assurer de cela, parce qu'après dîner, je vais aux Italiens.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Dupin en joignant les mains, comment monsieur ne m'a-t-il pas prévenu de cela plus tôt ? Je serais allé chercher une voiture de remise... J'aurais préparé pour monsieur des bas de soie, des souliers vernis, une toilette de soirée, enfin... Monsieur va être obligé d'attendre. Je cours dans le voisinage m'informer de la demeure d'un loueur de voitures, à moins que monsieur... mais je n'oserai jamais proposer cela à monsieur.

— Proposez, mon cher Dupin, proposez.

— Monsieur ne consentirait jamais à aller en fiacre aux Italiens ?

— Non, car j'y vais à pied.

— A pied ! mais, monsieur, il a plu toute la journée.

— Avec ces bonnes grosses bottes à double semelle, cette épaisse redingote et mon parapluie, je ne crains ni la boue ni la pluie, mon cher Dupin.

— Des grosses bottes ! un parapluie ! une redingote ! pour aller aux Italiens... — reprit le formaliste serviteur avec un douloureux ébahissement ; — mais, monsieur n'y songe pas ?...

— Comment? dis-je en feignant la surprise; qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire?

— Mais monsieur peut rencontrer aux Italiens quelques-unes de ses anciennes connaissances!

— Je l'espère bien...

— En voyant monsieur si peu convenablement vêtu pour une soirée d'Opéra, on pensera que monsieur est complètement ruiné!

— Mon cher Dupin, vos gages vous sont-ils exactement comptés?

— Certainement, monsieur.

— Des créanciers assiègent-ils ma porte?

— Jamais, monsieur... jamais...

— Cela suffit à ma conscience.

— A la bonne heure; mais, monsieur, je vous en conjure, songez-y!... arriver aux Italiens avec un parapluie, vous qui autrefois descendiez toujours d'un si bel équipage... Mon Dieu! que dira le monde?

— Le monde!... ah! le monde?... c'est justement pour lui prouver combien je me moque du qu'en dira-t-on... que je vais ce soir aux Italiens dans cet accoutrement. Donnez-moi mon parapluie.

— Monsieur! — s'écria Dupin avec un accent lamentable — je vous en supplie!... laissez-moi vous préparer une toilette de soirée... j'irai ensuite chercher un remise. Il n'est que quatre heures et demie... et s'il le faut... Tenez, monsieur!... — ajouta mon valet de chambre avec un élan de dévouement héroïque — oui, monsieur! s'il le faut, quoique je ne sois pas homme de livrée... et que de ma vie je n'aie monté derrière une voiture... je monterai derrière le remise, afin de figurer un valet de pied... Je demanderai seulement à monsieur la permission de mettre une grande cravate en manière de cache-nez, afin de n'être pas reconnu...

L'abnégation de ce nouveau *Caleb* me fit sourire; ses ridicules mais sincères frayeurs de l'énormité que je méditais, disaient au vrai la sotte importance attachée par le monde à ces puérilités dont se compose ce qu'on appelle la *vie élégante*. Aussi je répondis à Dupin, avec autant de contentement de moi-même et de fière résolution, que si je m'étais disposé, au risque de ma vie, à aller vaillamment battre en brèche quelque préjugé redoutable:

— Donnez-moi mon parapluie, mon cher Dupin! Je vous sais gré de votre courageux dévouement, mais j'irai à pied aux Italiens.

Le pauvre homme poussa un long soupir de résignation, m'accompagna jusqu'à la porte,

qu'il m'ouvrit en me disant avec un accent de profond chagrin et de respectueux reproche:

— Ah! monsieur! ah! monsieur!

.....  
Hélas! tout cela semble en effet puéril et misérable... Cependant, tels sont les hasards de la destinée humaine, que cette soirée devait avoir sur ma vie une incroyable influence.

Le soir, à mon retour du spectacle, j'ajoutai les feuillets suivants à mon journal, interrompu depuis la mort d'Albine.

Janvier 1831.

Je rentre des Italiens.

Il est pour moi d'une extrême importance de confesser sincèrement ici les ressentiments que m'a laissés cette soirée.

Peut-être en relisant ces pages, y trouverai-je, pour l'avenir, un utile avertissement!

Ainsi transcrite, ma pensée m'apparaît toujours formulée d'une manière plus nette, et m'offre ensuite matière à de longues réflexions; elle m'empêchent rarement, il est vrai, de faire le mal; mais le mal accompli, j'en ai la conscience, les remords, et je ne le commets plus.

Souvent j'ai relu le journal écrit par moi au temps de mon mariage, et dans cette lecture, où étaient retracés les chagrins de ma femme, conséquence de mon égoïsme, j'ai puisé la résolution de rendre la dot d'Albine à sa famille, et la ferme détermination de ne jamais, quoi qu'il arrive, contracter de nouveau: *un mariage de convenance*.

Ce soir donc, je suis bravement parti de chez moi, le cœur allègre, le front haut, et après avoir modestement diné dans un cabaret voisin de ce théâtre, je me suis rendu à l'Opéra-Italien.

Il pleuvait à torrents, les rues étaient fangeuses; mais confiant dans l'épaisseur de ma chaussure, je *pataugeais* avec sécurité, plein de dédain pour les éclaboussures; j'arrivai aux environs du théâtre, où s'acheminaient déjà une longue file de voitures au fond desquelles j'entrevis, grâce à la réverbération des lanternes, plusieurs jeune et jolies femmes. J'avais autrefois connues dans le monde quelques-unes d'entre elles, et j'aurais intrépidement affronté leurs regards, mais ils ne s'arrêtèrent pas sur moi; hâtant le pas, afin de devancer la file des voitures, je me présentai au bureau où l'on prend des billets; je demandai, sans la moindre hésitation, une place de parterre (pour la première fois de ma vie j'allais au parterre); et j'entrai sous le péristyle afin de dé-

poser au bureau des cannes mon parapluie ruisselant d'eau; j'étais crotté jusqu'aux jarrets et vêtu d'une grosse redingote brune, à long poils, boutonnée du haut en bas.

Pendant que j'attendais près du bureau que l'on eût attaché un numéro à mon parapluie, plusieurs femmes très élégantes, accompagnées d'hommes non moins élégants, qui venaient comme elles de descendre de voiture, montaient les degrés du large escalier des premières, à demi-recouvert d'un tapis rouge.

Malgré ma bravoure, j'éprouvai un léger serrement de cœur en songeant à mon piètre accoutrement; mais j'eus bientôt honte de cette faiblesse, et voyant alors justement passer près de moi M<sup>me</sup> de V... que j'avais autrefois très souvent rencontrée dans plusieurs salons, je la regardai fixement: elle fit un léger mouvement, et je lus très clairement sur ses jolis traits cette pensée:

« La figure de ce monsieur ne m'est pas incon-  
nue! — puis vint sans doute cette réflexion:  
— Non, c'est impossible, M. Duplessis, un *mer-  
veilleux*, n'irait pas aux Italiens dans un pareil  
costume! Mais cette homme lui ressemble sin-  
gulièrement. »

Le buraliste venait de me remettre le numéro de mon parapluie, lorsque, me retournant pour entrer dans la salle, je me trouvai en face d'un homme vêtu avec une extrême recherche; il donnait le bras à une ravissante jeune femme, derrière laquelle marchait un petit boiteux, chafain et fort laid, le mari sans doute, car il dit à la jeune femme:

— Ma chère amie, à quelle heure voulez-vous demander vos gens?

La jeune femme s'étant arrêtée pour répondre et donner ses ordres à un valet de pied, l'homme dont elle était accompagnée s'écria en me regardant:

— Tiens! Duplessis! comment, c'est toi?

Celui qui m'interpellait ainsi se nommait le comte de Vareuil, aujourd'hui colonel de cavalerie, et jadis mon camarade lorsque nous servions tous deux dans les gardes-du-corps. A cette époque, nous ressentions l'un pour l'autre une assez vive antipathie! il s'en était suivi un duel amené par une cause des plus frivoles; je donnai à Vareuil un coup d'épée. Mais lorsque, depuis ma sortie du service, nous nous rencontrions par hasard, nous vivions en fort bons termes.

Vareuil était parfaitement beau, leste, élancé, d'une charmante tournure, très élégant, très

brave, très fat, et à la fois très persiffler et très bête. Sa présence en tout autre moment m'eût été indifférente; mais il accompagnait une charmante jeune femme, et malgré moi je me sentis rougir, lorsqu'il s'arrêta et me dit, en me toisant avec une surprise qui effleurait l'impertinence:

— Tiens! Duplessis! comment, c'est toi?

— Oui, c'est moi, répondis-je à Vareuil d'une voix ferme lorsque mon premier trouble fut passé; puis j'ajoutai, ne voulant pas paraître me dérober à cet entretien:

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus... Tu as dû avoir de l'avancement?

— Je suis colonel... Mais d'où diable sors-tu, mon cher, tu es horriblement fagotté, et, de plus, mouillé, crotté comme un barbet!

La jeune femme à qui Vareuil donnait le bras se retournant alors de mon côté, fit un mouvement de surprise, ne concevant pas quels rapports pouvaient exister entre l'élégant colonel et un homme aussi mal vêtu que je l'étais;

Mon ancien camarade, ayant sans doute honte de ma mauvaise mine, et remarquant l'étonnement de la jeune femme, lui dit avec un accent de léger persiflage à mon adresse:

— Madame, je vous présente monsieur Duplessis, mon ancien camarade aux gardes... Il a eu cinquante mille livres de rentes, tel que vous le voyez... — Puis, me faisant un salut protecteur, il ajouta: — Adieu, mon cher.

Après quoi, me tournant le dos, le colonel monta lestement le grand escalier, continuant de donner le bras à la jeune femme que son mari, le petit boiteux, suivait en clopinant.

Quoique de mauvais goût, l'allusion que Vareuil venait de faire à la fortune que je possédais jadis n'avait rien d'insultant; cependant, je devins pourpre de colère, et mon premier mouvement, presque involontaire, fut de suivre Vareuil, qui continuait de gravir les degrés de l'escalier; mais soudain j'entendis la grosse voix du contrôleur me crier:

— Hé!... monsieur!... monsieur!... cet escalier conduit aux premières, et vous n'avez qu'un billet de parterre!

A cet appel *hé! monsieur*, qui m'était adressé, Vareuil se retourna ainsi que la jeune femme; mais lorsqu'ils eurent entendu la fin de la phrase de l'homme du contrôle, ils continuèrent de gravir l'escalier, et j'entendis Vareuil rire très haut; ma colère redoubla; je montai un degré de plus.

— Mais, monsieur, descendez donc! — me cria de nouveau le contrôleur; — je vous repète que

cet escalier conduit aux premières, et vous n'avez qu'une place de parterre !

Je compris l'inutilité de ma poursuite, et je m'arrêtai très confus au milieu de nouveaux arrivants, dont les regards et les sourires moqueurs semblaient dire :

— Est-ce que cet homme est fou ? Est-ce qu'avec ses bottes crottées et sa houppelande, il s'imagine que les premières loges sont faites pour lui ?

Je descendis donc l'escalier, mais dans un tel état d'irritation, qu'un moment je fus sur le point de quitter la salle ; cependant, me révoltant contre cette nouvelle faiblesse, je voulus accomplir jusqu'au bout mon expérience sur moi-même, et j'allai m'asseoir au parterre.

Ce que j'éprouvai fut étrange.

Depuis mon mariage, j'avais complètement renoncé à ce que l'on appelle les plaisirs du monde, dont j'étais fatigué, rassasié ; mais lorsque je me retrouvai au milieu de cette salle étincelante de dorures et de lumières, remplie de femmes brillamment parées : lorsque je respirai de nouveau cette atmosphère de luxe et d'élégance raffinée ; lorsque je revis ces loges où, peu d'années auparavant, je m'étais assis auprès d'une maîtresse aimée ; lorsque j'entendis cette musique enivrante qui charme les oreilles autant que l'aspect de la salle charme les yeux, je crus sortir d'un rêve. Mon superbe dédain des vanités humaines pâlit et s'effaça devant l'ardeur d'une foule de désirs renaissant. Tout ce passé fleuri, doré, amoureux, que j'avais foulé aux pieds et qui, la veille encore, n'était que cendre froide, tout ce passé de ma jeunesse me revint à l'esprit et éveilla en moi les âpres et poignants ressentiments de l'envie ! De la place où je me trouvais, j'embrassais la salle tout entière du regard, et par hasard mes yeux s'arrêtèrent sur M. de Vareuil et sur la ravissante jeune femme dont il avait sans doute les bonnes grâces ; elle était assise sur le devant de la loge, avec une de ses amies ; derrière elles se tenaient le mari et Vareuil ; celui-ci prenait de temps à autre familièrement la lorgnette de la jeune femme, jouait avec son bouquet, se penchait pour lui parler à l'oreille ; privautés insignifiantes en apparence, mais décisives pour qui connaît le manège de la galanterie.

J'aurais aimé cette femme que je ne me serais pas senti plus jaloux de Vareuil ; je reconnus dans la salle plusieurs personnes de ma société d'autrefois, et, parmi elles, quelques couples

d'amans fidèles, assis aux mêmes places où je les avais vus jadis.

C'était pour moi le conte de la *Belle au bois dormant*. Cédant à un précoce dégoût des plaisirs et à la nécessité de rétablir ma santé altérée par les excès, j'avais dormi pendant trois ans, et je me réveillais éprouvant les mêmes goûts, les mêmes besoins de luxe qu'avant mon sommeil.

J'avais seulement perdu le pouvoir de satisfaire mes désirs renaissants !

Ces regrets, cette envie désormais impuissante, me semblaient puérils, absurdes, misérables, et surtout pleins de dangers pour l'avenir.

Je fus stupéfait de me trouver si complètement différent de ce que je croyais être ; je m'imaginai qu'en sortant du milieu brillant qui m'inspirait ces regrets ils s'évanouiraient comme une vision.

Je quittai la salle des Italiens, et je revins chez moi, non plus confiant en ma philosophie, le cœur léger, le sourire aux lèvres, mais triste, abattu, le fiel et la frayeur dans l'âme ; et, sur ce fond de noires pensées, se détachait lumineuse : l'image de Vareuil et de sa belle maîtresse.

Je viens de relire ces pages, elles rendent fidèlement mes impressions de cette soirée.

O nature humaine ! abîme de contradictions !

J'ai renoncé volontairement aux plaisirs du monde, je les ai reniés, méprisés, maintenant ma ruine rend obligatoire ce renoncement autrefois volontaire, et voilà que je reviens à désirer ardemment ce que j'ai méprisé, renié, sans y être obligé.

Je me croyais vieux, épuisé, blasé ; je me sens jeune, ardent et dévoré de la soif des jouissances !

Non, non ! cela n'est pas possible, mes impressions de ce soir me trompent.

Depuis trois ans, j'ai vécu à la Riballière, ou ici, dans une solitude presque absolue ; je me suis trouvé ce soir soudain, transporté au centre même de la vie fastueuse par excellence ; il s'ensuit pour moi une sorte d'éblouissement, d'enivrement passager, mais rien de plus...

Ma position est celle d'un homme qui, ayant depuis longtemps renoncé à l'usage du vin, en boit un seul verre, et ce seul verre suffit à l'enivrer !

Ce soir je suis ivre, les fumées de cette ivresse seront dissipées demain.

A demain.

## II.

Je ne puis ni ne veux m'abuser, je n'étais pas ivre hier, sinon... bien puissante était l'ivresse ! car à cette heure elle dure encore.

Jamais jusqu'ici je n'avais connu l'envie, et je l'éprouve poignante, âcre, haineuse ! De cette envie, chose étrange, Vareuil est l'objet... Pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Je ne sais.

C'est peut-être parce que lui seul parmi mes anciennes connaissances m'a vu crotté jusqu'à l'échine, et a entendu ce contrôleur me rappeler grossièrement que ma place était au parterre et non aux premières loges ; et puis en me rencontrant vêtu comme un mendiant, Vareuil avait au bras une femme ravissante et lui a dit :

« — Madame, je vous présente M. Duplessis ; tel que vous le voyez, il a eu cinquante mille livres de rentes ! »

Misère de moi ! Je suis tenté d'aller souffleter ce Vareuil et de voir si son sang est encore de la même couleur qu'autrefois.

Allons, je suis fou ! cette pensée est brutale, et, comme toute brutalité, elle est stupide.

Raisonnons, et acceptons le fait : prenons comme on dit, le taureau par les cornes. Envisageons froidement la réalité.

Soit. Loin d'être vieux et blasé, je renais jeune et ardent, et plus que jamais désireux de ces jouissances dont je me croyais rassasié !

Quelle est ma situation physique et morale ?

J'ai à peine trente et un ans ; les années de repos que j'ai passées à la Riballière, quoique ça et là troublées par les écarts de ma folle passion pour M<sup>me</sup> Raymond ; ma vie calme et solitaire depuis que j'habite Paris, ont complètement raffermi ma santé ; mon médecin m'a permis de renoncer au moyen contraceptif dont l'emploi répugnait si fort à Albine ; je n'ai perdu aucun des avantages qui ont fait de moi, pendant un an, ce que l'on appelle un homme à la mode, un homme à bonnes fortunes.

Je suis à peu près ruiné, c'est vrai, mais il me reste douze mille livres de rentes en valeur négociable.

Certes, il me serait impossible d'avoir comme autrefois, sans entamer mon capital, une excellente maison, un nombreux domestique et six chevaux dans mon écurie ; mais, en profitant de mon expérience et de mon *savoir-vivre*, je peux encore honorablement paraître.

Je me ferai recevoir d'un club, où je dînerai

confortablement et à peu de frais : je prendrai une place dans une loge de jeunes gens à l'Opéra ; j'aurai deux chevaux, un cocher et un groom ; Dupin suffira aux besoins de mon service intérieur ; ma petite voiture à un cheval sera de la dernière élégance et mon *hak* (1), du plus pur sang, fera l'admiration des amateurs.

Allons, mon existence peut encore être très sortable et me permettre de faire une certaine figure ; la bonne compagnie s'informe peu de l'état de votre fortune dès que vous vivez honorablement ; une quinzaine de mille francs pris sur mon capital, suffiront à monter mon écurie ; je mettrai dans mes dépenses non extérieures la plus sévère économie ; je ne suis pas joueur, et à mon âge les femmes ne sont point, Dieu merci, un sujet de dépenses ; j'ai de l'ordre, et sans les événements de 1830 et ma funeste imagination de faire valoir mes terres et d'aventurer des fonds dans des entreprises industrielles, je serais aussi riche que par le passé ; car jusqu'à l'époque de mon mariage, j'avais parfaitement géré ma fortune. Instruit par cette cruelle leçon, je redoublerai d'ordre, de prudence, de sagesse, et je n'aurai pas la honte de déchoir aux yeux de mes anciennes connaissances.

Oui, ceux-là qui me croient ruiné, mort et enterré, me reverront aussi brillant que jamais !

Ah ! monsieur de Vareuil ! vous m'avez présenté ironiquement à votre maîtresse.

Hé bien, soit ! La présentation est faite, et, pardieu, j'en userai !

Je veux rentrer dans le monde par un coup d'éclat ! je veux, avant six semaines ( et j'inscris ici cette date ), vous avoir supplanté, mon cher, auprès de cette ravissante jeune femme dont j'ignore aujourd'hui le nom !

J'ai relu aujourd'hui ces pages, écrites hier, et plus que jamais je suis résolu de me conformer à la pensée qui les a dictées.

Peut-être ce renouveau, ce *regain* de jeunesse sera-t-il éphémère ! que sais-je ?

Depuis le soudain et dernier revirement de mes goûts, de mes désirs, comment oser compter sur ce que j'ai eu la prétention d'appeler jadis : *mes résolutions inébranlables* ?

Ah ! ma pauvre grand-mère connaissait les hommes, ou du moins ceux qui me ressemblent, lorsqu'elle me disait en manière de précepte :

(1) Cheval de promenade.

« Ne faisons jamais de projets longtemps arrêtés à l'avance, afin de ne nous pas croire obligés de les exécuter, ce qui est presque toujours horriblement fastidieux.

• Prenons au hasard la vie comme elle vient et comme elle va, au gré des événements de notre propre inconstance.

• Surtout, ne nous figurons pas que nous devons avoir tel ou tel caractère, telle ou telle opinion ; car alors, pour paraître conséquents avec nous-mêmes, nous nous imposons une foule de gênes, de réserves, d'entraves ou d'obligations insupportables à la longue ; sans compter que l'on s'expose à se trouver en perpétuelle contradiction avec ceux-ci ou avec ceux-là, plutôt que de se résigner à se contredire soi-même, ce qui est pourtant beaucoup plus commode et de bien meilleure compagnie. »

Pauvre grand-mère ! vous aviez raison ! Prenons la vie au gré des événements et de notre inconstance !

Je me croyais désormais rassasié de ces jouissances que je convoitais maintenant avec une juvénile ardeur ; cédon à l'entraînement, au risque de nous contredire nous-même !

Du reste, je me confesse assez sincèrement ici pour ne pas dire à ma louange que je ne regrette rien d'avoir rendu la dot d'Albine à sa famille, et pourtant cette dot m'eût puissamment aidé...

Aidé à quoi ?

A faire le beau ! l'élégant ! l'homme à bonnes fortunes !

Ah ! mon cœur se soulève à de pareilles pensées ! un tel emploi des dépouilles de cette infortunée eût été infâme ! et du moins il est un degré de délicatesse, d'honorabilité, au-dessous duquel je ne descendrai jamais.

De cela je répons, quelles que soient la faiblesse, la versatilité de mon caractère !

Février 1831.

Il y a aujourd'hui un mois, jour pour jour, qu'au lamentable désespoir de M. Dupin, je suis parti pour les Italiens, outrageusement vêtu et mon parapluie sous le bras.

Ce soir, je sortais de chez moi, habillé avec autant de recherche que dans mes plus beaux jours. Je suis monté dans un charmant petit coupé attelé d'un *stepper* (1) bai brun, qui m'a

(1) Cheval de harnais remarquable par l'action de ses épaules.

coûté six mille francs ; mon groom, parfaitement habillé, était assis à côté de mon cocher ; je suis arrivé rapidement aux Italiens, où j'ai pris la file. Il est un Dieu pour les amants ou pour ceux qui aspirent à dignement mériter ce titre ! Le hasard a voulu que ma voiture prit justement place derrière la berline de M<sup>me</sup> de Méligny (c'est le nom de la jeune femme à qui Vareuil m'avait impertinément présenté, lorsque, vêtu comme un gueux, je me préparais à entrer stoïquement au parterre, en manière de superbe défi jeté aux vanités du monde).

Bientôt la voiture qui précédait la mienne s'arrêta devant le péristyle du théâtre, et je vis descendre d'abord Vareuil, puis M. de Méligny, puis sa femme, et tous trois montèrent le perron de la façade du théâtre ; mon coupé ensuite avança : mon cheval, très ardent, s'élança dans les brancards en faisant feu des quatre pieds ; ce fracas fit retourner Vareuil, à qui M<sup>me</sup> de Méligny donnait le bras. Et elle lui dit :

— Voyez donc quel admirable cheval !

Mon groom ouvrit la portière, je descendis aux regards ébahis de Vareuil, et feignant de ne pas le reconnaître et de n'avoir pas entendu l'exclamation de M<sup>me</sup> de Méligny sur la beauté de mon cheval, je montai lentement les degrés du perron ; mais en arrivant sous le vestibule du théâtre, et au moment où M<sup>me</sup> de Méligny s'arrêtait pour se dévêtir de son manteau de fourrures et le remettre à son valet de pied, je m'approchai d'elle, et simulai la surprise, je dis à mon ancien camarade aux gardes :

— Tiens, c'est toi, Vareuil ? bonsoir, — puis saluant profondément M<sup>me</sup> de Méligny. — Me permettez-vous, madame, de me rappeler que j'ai eu l'autre soir l'honneur de vous être présenté par mon excellent ami M. de Vareuil ?

La jeune femme ouvrit de grands yeux, me regarda d'un air interdit, puis, me fixant de nouveau et paraissant rassembler ses souvenirs, elle me dit en rougissant :

— Comment, monsieur, c'était vous !...

— Oui, madame, c'est moi en faveur de qui ce cher colonel s'est montré l'autre soir d'une si touchante pitié : il se plaisait à me croire le plus malheureux des hommes, et pour me consoler sans doute, il vous a priée, madame, de vouloir bien arrêter un moment vos regards sur moi...

— Alors, mon cher, reprit Vareuil en ricant d'un air assez dépité, puisque madame t'a

déjà donné... ne fais pas comme cela le mendiant !

— L'entendez-vous, madame ? dis-je en souriant à la jeune femme, comme la richesse le rend dur au pauvre monde, ce cher Vareuil ! Parce qu'il a l'honneur et le bonheur de vous accompagner, madame, il prétend limiter vos aumônes ! Est-ce que vous ne daignerez pas, cependant, me permettre d'aller encore mendier... la faveur de quelques moments d'entretien dans votre loge durant un entr'acte ?

— Je vous ferai cette aumône avec le plus grand plaisir, monsieur, si vous avez quelques instants à nous sacrifier, à M. de Méligny et à moi, répondit-elle en souriant, et paraissant s'amuser assez de cette présentation originale.

M. de Méligny, s'inclinant aussitôt avec empressement, me parut ravi du dépit que Vareuil ne put cacher complètement, et me dit poliment, presque cordialement :

— Je serai très heureux, monsieur, de cette occasion de vous apprendre ou de vous rappeler que M. de Méligny, mon père, était l'un des meilleurs amis de M<sup>me</sup> de Francheville, votre grand-mère.

— En effet, monsieur, elle m'a souvent parlé de cette ancienne amitié, à laquelle malheureusement elle devait survivre, répondis-je à M. de Méligny, tandis que Vareuil disait avec une sorte d'impatience à la jeune femme :

— Vous voulez, madame, entendre l'ouverture du *Barbier*... Elle sera finie quand vous arriverez dans votre loge.

— Vous n'oublierez pas, monsieur, votre promesse ? me dit madame de Méligny en reprenant le bras du colonel.

Mais à ce moment une femme d'un âge assez avancé, montant aussi l'escalier des premières, s'arrêta et dit à la jeune femme :

— Bonsoir, chère madame.

Puis, me reconnaissant, elle s'exclama :

— Comment ! c'est vous, monsieur Duplessis ? Hé, bon Dieu ! d'où sortez-vous ? Voilà des siècles qu'on ne vous a vu ? Vous nous revenez donc ?...

Puis, s'adressant à madame de Méligny :

— Est-ce que c'est vous, madame, qui nous le ramenez, ce bel ermite du Berry ?

— Je ne puis, madame, avoir cette prétention, car j'ai le plaisir de voir ce soir M. Duplessis pour la première... ou plutôt pour la seconde fois, répondit la jeune femme en souriant. Mais vous m'excuserez, madame, si je vous

quitte... Je désirerais entendre l'ouverture du *Barbier*.

Ce disant, M<sup>me</sup> de Méligny, son mari et Vareuil me laissèrent avec M<sup>me</sup> de Belval, femme de cinquante à soixante ans, et que la malignité de son esprit caustique rendait fort redoutable à l'époque où j'allais dans le monde.

— Avez-vous une place dans quelque loge ? me dit-elle.

— Non, madame, j'ai fait louer une stalle de balcon.

— Alors donnez-moi le bras et venez dans ma loge, où je suis seule. Ma nièce et son mari devaient m'accompagner ; mais ils ne peuvent venir ici ce soir. Je m'empare de vous.

— Je suis trop heureux, madame, de me mettre à vos ordres, dis-je à M<sup>me</sup> de Belval en lui offrant mon bras, et nous arrivâmes bientôt dans sa loge, située presque en face de celle de M<sup>me</sup> de Méligny.

Au bout de quelques instants, je me suis aperçu que ce que l'on appelait *ma rentrée dans le monde* produisait un certain effet. J'avais été de la société d'une grande partie des habitués du Théâtre-Italien ; il me fut facile de remarquer que l'on s'occupait de moi.

— Ah ça ! contez-moi maintenant ce que vous êtes devenu depuis une éternité ? me dit M<sup>me</sup> de Belval. Nous avons appris votre veuvage, et nous vous croyions toujours occupé de pleurer votre femme au fond du Berry. Vous l'avez pleurée, je n'en doute point : c'est à merveille ; vous nous revenez, c'est encore mieux. Je suis toute fière de vous chaperonner ce soir pour votre rentrée dans le monde, où vous allez être plus à la mode que jamais, car, entre nous, vous n'avez pas été remplacé : vous étiez la *fleur des pois* !

— Madame !...

— Allons, pas de fausse modestie, surtout avec une vieille femme comme moi.

Puis me regardant fixement avec un malin sourire :

— Vous vous êtes donc fait présenter à M<sup>me</sup> de Méligny ?

— Je n'y pensais guère ; c'est un de mes anciens camarades aux gardes, le colonel de Vareuil, qui m'a présenté.

— C'est lui... qui vous a présenté ?

— Oui, madame.

— Il faut qu'il soit bien sot ou bien fat... Mais, après tout, comme il est sot et fat... j'ai grand tort de m'étonner.

— Voyons, ma chère madame de Belval,